Mouvances Francophones

Pédagogies

Dir. Servanne Woodward

Volume 6, Issue-numéro 1 *2021*

Histoire politique des relations franco-
africaines d'après les romans
d'Henri Lopes

Kusum Aggarwal
kusumaggarwal@gmail.com

DOI: 10.5206/mf.v6i1.13585

Histoire politique des relations franco-africaines d'après les romans d'Henri Lopes

L'œuvre littéraire de Lopes s'est fait remarquer, avec *Les tribaliennes* (1973) et *Le pleurer-rire* (1982), pour son traitement thématique du pouvoir et de son mode de fonctionnement dans les pays africains au lendemain des indépendances. À ces fictions insérées dans une géographie littéraire strictement africaine¹ se succèdent, pendant quasiment trois décennies, de *Sans tam-tam* (1977) au dernier en date *Le méridional* (2015), et en passant par *Le chercheur d'Afriques* (1990), *Le lys et le flamboyant* (1997), *Dossier classé* (2002), une série de romans autofictionnels qui narrativisent l'itinéraire de sujets africains dont le devenir est intimement imbriqué à leur attirance pour la mobilité et la circulation interminable entre l'Afrique et la France. Par là ainsi le discours que l'écrivain tient sur l'histoire franco-africaine s'avère fondatrice : elle perturbe invariablement, une conception dominante des rapports franco-africains lus suivant « une logique de la disjonction »².

Dans cette optique originale, il s'évertue, roman après roman, à dévoiler les retentissements de la colonisation au prisme d'une relecture des relations franco-africaines dans les années 1940 à 1970, phase mémorable du passé africain dont, semble-t-il, il y aurait encore à dire aujourd'hui cinquante ans plus tard.

La Grande Histoire ou l'avènement d'une Afrique de l'entre-deux

« L'histoire est fille de mémoire. Les hommes naissent, mangent et meurent, mais seule l'histoire peut nous apprendre leurs guerres et leurs empires³ » disait l'historien Paul Veyne. Or, souvent plus que l'historien, c'est le romancier qui en surprend la face cachée puisque plus sensible à la vie des hommes. Se détournant ainsi des poncifs sur la colonisation théorisée communément, et non sans raison, au prisme de son « caractère totalitaire⁴ » ou comme « de la violence à l'état pur⁵ », les romans d'Henri Lopes la considèrent du point de vue des changements qu'elle aurait suscités sur la longue durée en ouvrant la voie à un contact des peuples et des cultures éloignés les uns des autres.

1. Une question de parenté

Les romans esquissent un panorama nuancé de la société coloniale, à l'aune de l'expérience des métis qui forment une classe d'intermédiaires coloniaux ayant bénéficié d'une formation scolaire auprès des missionnaires de Saint-Joseph-de-Cluny et de la mère Javouhey. Ils présentent une description minutieuse de leur mode de vie et des formes de socialisation qu'ils adoptent étant donné leur double exclusion, par les blancs comme par les noirs. Leur situation est ambivalente : ils jouissent en parallèle du droit de résider dans les quartiers blancs, d'obtenir des postes administratifs étant donné qu'ils sont de fait des citoyens français.

À quelque différence près, les personnages lopesiens se reproduisent les uns les autres : Gatsé de *Sans tam-tam* (même s'il n'est pas biologiquement un métis), André Okana-Leclerc du *Chercheur d'Afriques*, Simone Fragonard alias Kolélé et Victor Augagneur-Houang du *Lys et le flamboyant*, Lazaré Mayélé dans *Dossier classé* et enfin Gaspard Libongo et le narrateur du *Méridional* sont tous de la même extraction, solidaires par leur état civil et leurs valeurs éthiques et morales – solidaires tout autant par leur amour des livres, et leur souci de la chose publique. Pourtant, en se polarisant sur les métis, l'écrivain ne cherche pas à construire une nouvelle catégorie identitaire : il démystifie en même

¹ Franco Moretti, *Atlas of the European Novel 1800-1900*, London-New York, Verso (ré-édition: 2015).

² Bernard Mouralis, *République et colonies, entre mémoire et histoire*, Paris, Présence Africaine, 1999, p.17.

³ Cf. Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Points Histoire », 1996, p.248.

⁴ Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, Editions Gallimard, 1961, p.71.

⁵ *Ibid*, p.92.

temps très méthodiquement les postulats raciologiques qui gouvernent l'appréhension de l'Afrique comme un continent noir, monochromatique :

Aucun Congolais [...] n'est totalement pur et le monde n'est peuplé que de métis. [...] Sans addition étrangère, on dégénère. [...] Toute civilisation [...] est née d'un métissage oublié, toute race est une variété de métissage qui s'ignore⁶.

Une minorité raciale, les métis sont victimes des discriminations⁷ : André et Victor se voient affublés de sobriquets péjoratifs par leurs camarades durant toute leur enfance. L'église assure à sa manière leur désocialisation en rappelant à l'ordre violemment les métisses : « Filles de pères inconnus [...] elles étaient enfant du péché dont la vie devait être consacrée à se purifier pour obtenir l'absolution définitive de leur faute originelle⁸ ». Au ban de la société africaine, les métis ont une relation ambiguë avec leurs pères, lesquels disparaissent inévitablement à l'issue de leur périple africain dès lors qu'il s'agit de coloniaux ; ou sont tout simplement supprimés s'ils sont des militants noirs comme dans le cas du géniteur de Lazaré Mayélé⁹.

Il s'ensuit que l'instance paternelle fait problème : pour André Okana-Leclerc dont la jeunesse prend l'allure d'une quête interminable du pater, le père demeure une figure fugace ; Simone Fragonard, quant à elle, n'a plus aucun souvenir de son géniteur ; Lazaré Mayélé entame de son côté une investigation sophistiquée afin d'établir la vérité sur l'assassinat de son père ; Gaspard Libongo, orphelin et métis, a pour père d'adoption le compagnon blanc de sa marraine ; et le père de Victor Augagneur, engagé chinois travaillant sur le chantier Congo-Océan, trépassa à la chasse. Pourtant, le creux que leur laisse l'absence du père, le sujet lopesien le maîtrise aisément¹⁰ : André surmonte instantanément ses déceptions infantiles à la vue du père : « Je ne jugerai pas mon père, ma mère me l'a enseigné. Je n'exigerai pas de place sur le mur du musée de son foyer, je ne réclamerai pas les statuettes de la salle d'attente¹¹ ». Comme lui, Gatsé se veut bâtisseur du présent, « Ce n'est pas ma faute si ma généalogie n'est pas modèle. [...] L'essentiel est ce vers où l'on a mis le cap¹² » ; le narrateur du *Méridional*, migrant naturel, affichant une préférence pour l'*Homme qui marche* de Giacometti sur *Le penseur* de Rodin, surenchérit : « Je me sens bien à l'étranger ; c'est devenu chez moi. [...] Deux pays intérieurs : d'ici et là-bas¹³ ». De l'avis de Freud, il est impératif que « l'objet primitif soit reconnu comme impossible pour qu'un autre puisse apparaître¹⁴ » : la perte initiale surmontée, les attaches paternelles déliées, les héros lopesiens peuvent affirmer leur droit inviolable tout à la fois de parcourir le monde, de s'en emparer pour soi-même et de participer à l'humain, endossant l'observation que « le refus d'origine est à lire comme un acte de désaliénation¹⁵ ». Enfin, Victor se déclare être « un frelaté de toutes les races, un homme aux cultures et aux identités truquées et c'est ma foi aussi bien

⁶ Henri Lopes, *Le lys et le flamboyant*, Paris, Editions du Seuil, 1997, p.135.

⁷ La notion de race est systématiquement trivialisée : « je vois toujours des ressemblances entre des gens de races différentes, comme si Dieu avait créé à dessein de tels clones pour nous offrir l'occasion de prendre conscience de nos préjugés ». Cf. Henri Lopes, *Dossier classé*, Paris, Editions du Seuil, 2002, p. 53.

⁸ Lopes, *op.cit.*, 1997, p.86.

⁹ Cf. Henri Lopes, *Dossier classé*, Paris, Editions du Seuil, 2002.

¹⁰ Sur cette question, l'optique de Lopes s'écarte sensiblement de celle du philosophe zaïrois Valentin Mudimbe dans *L'écart*, Paris, Présence africaine, 1981 et *L'odeur du père*, Paris, Présence africaine, 1982.

¹¹ Henri Lopes, *Le Chercheur d'Afriques*, Editions du Seuil, 1990, p.296.

¹² *Ibid.*, *Sans Tam-Tam*, Yaoundé, Editions CLE, 1977, p.16.

¹³ Lopes, 1997, p.127.

¹⁴ Jean Dugué, *Cinq leçons de philosophie*, Paris, Editions Pédagogie Moderne. coll.« Philosophie », 1980, p.148.

¹⁵ Lydie Moudileno, *Parades postcoloniales. La fabrication des identités dans le roman congolais*, Paris, Karthala, 2006, p. 105.

ainsi¹⁶», faisant penser à la supplique fanonienne: «Je voulais tout simplement être un homme parmi d'autres. [...] Je voulais être homme, rien qu'homme¹⁷».

2. Vers une histoire partagée ?

Nonobstant le binarisme de la société coloniale, se créent des affectivités, des liens de parenté et de complicité, certains plus durables que d'autres : c'est du moins le postulat que matérialisent certains personnages, des administrateurs et des commerçants blancs qui, par leur mode de penser et d'agir, se distancient des dogmes colonialistes et racistes de leurs congénères. Le personnage de Beaugency, homme de conviction, se résout vaillamment à prendre position en faveur des droits politiques des frondeurs, en toute probabilité des militants communistes, au cours de leurs échauffourées avec l'administration¹⁸. Pareillement, il est hors de question pour Balaincourt, un rescapé des camps de concentration nazi, d'infliger aux Africains la violence dont il avait été lui-même victime aux mains des Allemands¹⁹. Enfin Gensac, le planteur à la fois violent et bienveillant se présente comme un exemple édifiant de l'éthique du travail dont devrait s'inspirer l'Afrique indépendante²⁰. Gatsé, enseignant de brousse dévoué à son métier comme à un sacerdoce, s'en souviendra à jamais et dénoncera sans répit virulemment les lieux communs de l'anticolonialisme nationaliste insistant sur ses contradictions internes en rappelant notamment que:

Le nazi est né en Allemagne, mais c'est là aussi qu'ont germé Mozart, Beethoven, Kant, Hegel et Marx, son fils. Ceux qui ont écrasé Hitler ne cessent d'écouter et d'étudier ces musiciens et ces philosophes.²¹

Par-là ainsi, Lopes nous invite à prendre acte de la dimension historique de la colonisation qui, bon gré mal gré, établit à terme des voies d'échanges et de réciprocité entre colonisés et colonisateurs²².

C'est du moins la vision de l'impérialisme français qu'étaient ses romans par leur traitement du motif de la Seconde Guerre mondiale, significative pour la génération des Africains qui l'ont vécue, et qui l'ont ressentie comme un revirement crucial dans relations franco-africaines dans la mesure où, la métropole se retrouvait dorénavant en situation de dépendance face aux colonies dont elle sollicitait la collaboration afin d'assurer le maintien de son intégrité territoriale²³. Dans la mesure où il s'agissait là d'une guerre doctrinaire, reposant sur une hiérarchisation des races humaines, les Africains se sentaient également directement impliqués²⁴, ainsi que l'illustre le petit Victor qui en jouant à la guerre

¹⁶ Lopes, *op.cit.* 1997, p. 325.

¹⁷ Franz Fanon, *Peau noire masque blancs*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Points », 1952, p.91.

¹⁸ Lopes, *op.cit.*, 1997, p.174.

¹⁹ Henri Lopes, *Le Méridional*, Paris, Editions du Seuil, 2015, p.188.

²⁰ Lopes, *op.cit.*, 1977, p.18-28.

²¹ *Ibid.*, p.39-40.

²² Semblablement, la Première Guerre mondiale paraît comme un tournant dans « l'élargissement de la conscience coloniale ». Raoul Girardet, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table ronde, coll. « Pluriel », 1972, p.176-184 ; ou encore la colonisation comme une entreprise traversée de pulsions antinomiques puisqu'on traite les colonisés tantôt en sujets et tantôt en frères. Cf. Jean-Pierre Dozon, *Frères et sujets. La France et l'Afrique en perspective*, Paris, Flammarion, 2003, p.18-19.

²³ Cf. Anthony Mangeon, « La Guerre et ce qui s'ensuit », in *Etudes Littéraires Africaines*, (Dossier : Retentissements des guerres mondiales), no. 40, 2015, p. 13-31. On voit ici à la faveur de *La Saison des Prunes* de Patrice Nganang combien la guerre avait en parallèle ruiné les possibilités d'une histoire franco-africaine en détournant la Résistance africaine, à l'issue de la guerre, au service de la recolonisation de l'Afrique.

²⁴ De l'avis de Jennings, le racisme des Allemands les conduisit à réserver un traitement particulièrement violent pour les soldats africains. Car, à la défaite, en juin 1940, 40 000 soldats africains combattaient dont plusieurs trouvèrent la mort sur le champ de bataille ; de nombreux furent pris comme prisonniers dont 3000 furent exécutés immédiatement et d'autres furent victimes des crimes de guerre. Eric Jennings, *Free French Africa in World War II: The African Resistance*, New York, Cambridge University Press, 2015, p.1.

avec ses soldats de plomb prend candidement le parti des Français et affiche des identifications : « L'armée française d'un côté, les Boches en face. J'étais le stratège de l'armée tricolore²⁵ ».

Des références à la guerre abondent. Elle fait partie du quotidien africain. En suivant le mouvement des troupes, André ne peut demeurer impassible :

Des camions les transportaient vers une destination inconnue [...] Les gars étaient entassés à l'arrière des véhicules, en compagnies d'autres qui venaient de Fort-Rousset, d'Impfondo, d'Ouessou, de Bangui, et même, assuraient des adultes, du Cameroun et du Tchad. Avec la poussière qu'ils soulevaient en passant restaient suspendus un moment des chansons émouvantes que nous avons fini par apprendre et que nous entonnions à notre tour [...] ²⁶

Vivant la guerre comme un roman familial, il fait un transfert sur le général Philippe Leclerc, le prenant pour son propre père. En attendant impatiemment son retour, il l'accompagne à distance dans ses campagnes militaires : « J'ai décortiqué jusqu'à son moindre détail le récit de la bataille de Koufra [...] Je lisais, relisais et apprenais par cœur son discours dans l'oasis²⁷ ». Cela, surtout grâce à Radio-Brazza, plus fiable que radio Paris sous l'emprise des Allemands²⁸.

Victor, lui, découvre l'ampleur des implications de la guerre pour l'Afrique et les Africains lors d'une soirée à la brasserie Pindaré, à Bangui, au cours de laquelle un officier évoque dans son discours les grandes étapes de la guerre saluant par la même occasion la participation des troupes coloniales : « des troupes parties du Moyen-Congo, de l'Oubangui et du Tchad participaient à l'opération sous la direction du général de Lattre de Tassigny » ; il remémore « la victoire de la 8^e armée de Montgomery sur les troupes de Rommel puis la campagne de Tripolitaine » et le fait que les troupes françaises « ont héroïquement contenu les Allemands sur la frontière algéro-tunisienne, tandis que la 2^e DB du général Leclerc et le BM 11 ont fait jonction avec les troupes de Montgomery²⁹ ». Si la guerre apparaît provisoirement comme le signe annonciateur d'une fraternité naissante — « Dans ce combat nocturne [...] tous les protagonistes avaient la même couleur et le sang versé avait la même teinte ³⁰ » — on voit resurgir très vite des différences de race et de couleur dès lors qu'il s'agit d'honorer les morts africains, relégués décidément à l'oubli³¹. Dans l'acte manqué de l'officier français, Victor voit tout le cynisme du blanc, son inaptitude à reconnaître l'égalité d'autrui³².

C'est pourquoi sans doute Lopes y revient dans *Le méridional* où, par voies interposées, il s'octroie l'obligation d'assurer la réhabilitation et la transmission de la mémoire de ce conflit mondial, non seulement avec l'intention d'en saisir les contradictions, mais surtout pour faire comprendre le rôle du tirailleur africain qui fut, tout compte fait, le pivot essentiel des relations franco-africaines. C'est là justement ce qui le motive puisqu'on voit, le narrateur-écrivain s'établir à Noirmoutier pour écrire son prochain livre *Les soldats noirs d'Afrique centrale au cours des deux guerres mondiales européennes*³³, suite à des recherches intenses sur les tirailleurs de l'Afrique centrale effectuées dans les archives d'Aix-en-Provence.

²⁵ Lopes, *op.cit.*, 1997, p.35.

²⁶ *Le chercheur d'Afriques*, Paris, Editions du Seuil, 1990 p.204.

²⁷ *Ibid.*, p.206

²⁸ Selon Jennings, créée au lendemain de la défaite, Radio-Brazza était la voix de la France libre et sa principale source de légitimité. *Op.cit.*, p.52.

²⁹ Lopes, *op.cit.*, 1997, p. 165-166.

³⁰ *Ibid.*, p.167.

³¹ A ce propos, l'historien canadien Eric Jennings souligne une impéritie au sein de l'historiographie française, plus vigilante quant au rôle des soldats américains dans la Libération de la France au détriment de l'apport des soldats africains. Cette omission nécessite, à son sens, le « recentrement de la France libre sur l'Afrique » *op.cit.* (p.6).

³² Fait exception cependant Aragon qui consacra plusieurs poèmes aux tirailleurs africains. Cf. Mangeon, *op.cit.*, p.13-16.

³³ Lopes, *Le Méridional*, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2015, p.16.

3. Des synergies linguistiques et littéraires

D'ambitieux artistes et écrivains, les créatures lopesiennes sont toutes des intellectuelles sensibles aux incidences linguistiques et littéraires de la colonisation française. Les nombreux exemples dispersés dans ses romans démontrent que, dès les années 1940-50, le français s'était déjà immiscé dans le paysage linguistique africain, des villes surtout où présidait un multilinguisme dominant. À en croire André, les échanges avec les compatriotes ressemblaient à une véritable gymnastique linguistique et on passait impunément « du lingala au français, pour revenir au lingala, voire à un kikongo émaillé de français ou, quelquefois, à un kigangoulou rapiécé de lingala³⁴ ». L'essentiel étant de communiquer, dès son arrivée à Bangui, Victor se met à apprendre le Sango³⁵. Se signale par sa maîtrise des langues antiques et de l'hébreu, l'ancien séminariste noir, Jacques Mobéko³⁶; enfin, aux écoliers africains, le français permet de gravir l'échelle sociale: « Je pourrai devenir un fonctionnaire et un évolué. [...] les blancs ne nous insulteront plus, ne nous botteront plus et nous respecteront.³⁷ » La position senghorienne, et visiblement celle lopesienne, se résume ainsi: « Assimiler, sans être assimilé: les accents de terroir des francophones de la périphérie constituent l'expression d'un refus de naturaliser leur âme³⁸ ». Les coloniaux, au contraire, s'enorgueillissant de la supériorité du français, ne manifestent guère de curiosité pour les langues africaines, mis à part quelques rares africanistes.

Cependant, les livres et les lettres représentent l'axe le plus pérenne des intrications franco-africaines. C'est du moins l'idée qui sillonne l'ensemble des romans, parsemés tous des références abondantes à la bibliothèque des protagonistes; une bibliothèque mondiale comme pour appréhender d'avance les tentations des manifestants de 2007³⁹. Les romans affichent les lectures des personnages et insistent aussi bien sur le rôle des Français dans la transmission de ces littératures auprès des colonisés, ce qui suscitent parmi eux des filiations et des synergies qui perdurent à jamais. Gaspard Libongo se souviendra à jamais de Franceschini, son prof de philo, « un excentrique aux cheveux blonds et aux yeux bleus, qui se prétendait nègre⁴⁰ »: celui-ci lui apprend à faire la part entre littérature et idéologie et séparer Aragon, Heine, Pessoa de Lénine, Mao Tsé-toung et Kim Il-sung⁴¹. Semblablement, les livres et les lectures partagées l'attachent à vie à Balaincourt, son parrain, qui l'avait durant son enfance initié aux agréments de la lecture.

Les livres servent également à interpréter le monde colonial éveillant chez les colonisés une prise de conscience de leur situation comme des moyens d'y remédier ainsi que le montre la soirée littéraire qui eut lieu chez Monette et son mari, le médecin guadeloupéen Salluste, à l'occasion de la visite de Joseph Mobéko. Cette union symbolique des africains et des afrodescendants transforme la ville de Bangui, égarée dans la forêt équatoriale, en un creuset littéraire et au fil des conversations et des lectures, ils s'ouvrent à une vision commune du destin des noirs dont ils retrouvent des résonances dans l'œuvre poétique d'Aimé Césaire. On les voit donc réciter avec ferveur des extraits des *Cahier de retour au pays natal* et du *Discours sur le colonialisme*, l'évangile des dépossédés si l'on croit aux propos du narrateur⁴²: il pressentit que la reconnaissance de l'histoire commune du monde noir pouvait servir de base pour l'invention d'une humanité juste et équitable. C'est justement la vision qui relie Salluste et Mobéko, partisans tous deux du « cercle de libres penseurs », un guépier de communistes et de franc-

³⁴ Lopes, *op.cit.*, 1990, p.14.

³⁵ Lopes, *op.cit.*, 1997, p.153.

³⁶ *Ibid.*, p.53.

³⁷ *Ibid.*, p.159.

³⁸ *Ibid.*, p.95-96.

³⁹ Cf. Michel Le Bris et Jean Rouaud (sous la dir.de), *Pour une littérature-monde*, Editions Gallimard, 2007.

⁴⁰ Lopes, *op.cit.* 2015, p.155.

⁴¹ Cf. Lopes, *Une Enfant de Poto-Poto*, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2012. Franceschini est ici un professeur de français et inspire à la narratrice son premier roman, *La Tache mongolique*.

⁴² Lopes, *op.cit.*, 1997, p.209.

maçons de l'avis de l'administration, d'autant qu'il eut pour fondateur, dit-on évasivement, l'ancien gouverneur de l'Oubangui-Chari, Félix Éboué dont la présence irrigue furtivement tout ensemble l'espace romanesque et l'imaginaire politique et social des personnages sans que l'écrivain daigne y apporter des précisions.

Le rendez-vous avec Césaire est placé en opposition avec le Congrès de l'Association des colons de l'Afrique équatoriale française, un regroupement de réactionnaires, désireux de réformer le système colonial sur le modèle sud-africain, plus rentable, plus performant. Ils tirent parti de leur rassemblement pour liquider les militants indigènes, et en collusion avec les forces de l'ordre, incendient les cases et fusillent les passants. Forcément, on accuse de culpabilité les évolués — ces africains ayant bénéficié d'une instruction à la française qui désavouent désormais leur bienfaiteurs — oubliant toutefois qu'ils agissent en connivence avec des blancs solidaires à leur cause. Au narrateur de soupçonner l'existence de « ces associations des années quarante et cinquante où Noirs et Blancs, en alliance, s'organisaient de manière souterraine au nom d'une idée qu'ils avaient de la France⁴³ ». Ce refus de binarisme colonial, Gatséle pratique lui aussi suivant cette déclaration : « Quand j'enseigne la révolution française, l'octobre rouge, la longue marche, Bolivar, Toussaint Louverture, Christophe, Mao, je parle en fait à mes élèves de l'histoire du Congo. Et je le fais encore quand j'étudie avec eux la démocratie à Athènes sous Périclès et l'Égypte pharaonique⁴⁴ ».

II. La Petite Histoire : affermissement d'un espace africain métropolitain

Le roman étant un ratio à la territorialité, selon Moretti, le roman colonial dans sa configuration spatiale est ordonné au préalable par les impératifs de l'entreprise coloniale, par les explorations et les conquêtes qui ouvrent ces territoires lointains au regard européen. Il épouse ainsi son élan, évoluant sans bifurcations ni déviations, selon un mouvement linéaire. L'espace romanesque est donc, lui aussi, un espace binaire fractionné entre « des amis » et « des adversaires⁴⁵ ». Le roman africain suit un cheminement identique : projet de conquêtes et de domination, la colonisation scinde, en parallèle, les frontières des nations colonisatrices et y introduit sous un prétexte ou un autre des peuples lointains qui y demeurent provisoirement ou à long terme⁴⁶. Les personnages lopesiens, des boursiers pour la plupart, y pointent dans le cadre des programmes d'africanisation mis en œuvre conformément aux principes de l'Union française (1946).

En revanche, parus dans l'ensemble dans les années 1990, les romans de Lopes ont pour objet, semble-t-il, de faire revivre rétrospectivement un passé digne, selon lui, d'être exploré à nouveau, dans le contexte des troubles et des violences qui éclatent dans les banlieues françaises, alors que leur passé colonial foudroie subitement les Français lesquels le ressentent comme une « hantise » et une « revenance⁴⁷ ». Les créatures lopesiennes ont peu à voir avec les immigrés des banlieues, proies aux discriminations sociales et raciales ; ces métis issus de la notabilité africaine, pleinement conscients des travers du système colonial, sont des « voyageurs à l'envers » et se déplacent par obligation, par devoir à l'égard de leur patrie⁴⁸. Cependant, que veulent-ils de la France colonisatrice ? Ils ne se voient ni

⁴³ Lopes, *op.cit.*, 1997, p. 210-211.

⁴⁴ Lopes, *op.cit.*, 1977, p. 62.

⁴⁵ Franco Moretti, *op.cit.*, p.59-60. Je traduis.

⁴⁶ Le versant métropolitain des relations franco-africaines a fait l'objet de nombreuses études d'historiens et de critiques littéraires, on se souviendra tout particulièrement de : Philippe Dewitte, *Les mouvements noirs en France 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 2006 ; Pap Ndiaye, *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008 ; et des travaux réalisés dans le sous l'égide du Groupe de recherche ACHAC.

⁴⁷ Catherine Coquio, (sous la dir.de) *Retour du colonial. Disculpation et réhabilitation de l'histoire coloniale*, Nantes, L'Atlante, 2008, p.10.

⁴⁸ Romuald Fonkoua, « Le voyage à l'envers. Essai sur le discours des voyageurs noirs en France », dans Romuald Fonkoua (ed.), *Les discours de voyages. Afrique. Antilles*, Paris, Karthala, 1998, p.118-158.

comme des aliénés intellectuels et sociaux à la manière de Samba Diallo de *L'aventure ambiguë*, ni non plus comme des victimes du racisme occidental comme Diaw Falla du *Docker noir*. La France, cette élite scolarisée, arrivée en métropole dans les années 1950, la voit comme un prolongement de leur Afrique natale : le centre politique et administratif de l'empire français avec lequel ils ont des liens privilégiés, historiques et culturels, et des relations d'interdépendance comme ils en avaient témoigné durant toute leur enfance alors que la guerre battait son plein. Citoyens de l'empire, conformément à l'Union française, la France leur est familière grâce à l'instruction qu'ils avaient reçue, grâce aussi à leur fréquentation des milieux coloniaux.

C'est du moins le cas de Monette qui y débarque avec derrière elle de longues années de vie en concubinage avec les fonctionnaires blancs qui avait fécondé en elle un imaginaire hybride fait de l'intrication des éléments culturels français et africains qui, à ses yeux, ne se mêlent ni ne s'associent naturellement quoiqu'en prétendent les doctrinaires du colonialisme. Elle n'est donc ni traumatisée ni intimidée devant ce monde nouveau qui se révèle à elle :

Pour Monette et ses condisciples, la France n'était pas une terre lointaine sur la surface du globe, au même titre que le Kivu, l'Oubangui, le Tchad, [...]. Les films avaient nourri le rêve d'images plus précises et attisé la soif de découverte. [...] Quelle déception au contraire quand, pour leur première nuit à Paris, [...] elle avait dû se résigner à l'absence de bidet, [...] Elle avait mis ces défauts sur le compte des séquelles de la guerre, ainsi que de la vétusté de l'immeuble situé dans un quartier qu'elle avait comparé à Poto-Poto. Un Poto-Poto bien sûr où les cases auraient été des maisons en dur et à étages, mais un Poto-Poto quand même.⁴⁹

Son raisonnement fait penser au roman *Soudan-Paris-Bourgogne* : comme Delavignette⁵⁰, elle fait montre d'une réceptivité des filiations que génère la colonisation entre Paris et Poto-Poto, ou Noirmoutier où elle s'établit pour entretenir avec son mari le bistrot familial. Ne sont-ils pas finalement trois pôles d'un territoire politiquement circonscrit ? C'est pourquoi il lui paraît justifié de substituer à une épistémologie de la différence dont porte l'inscription les dogmes coloniaux, un mode de penser qui procède par comparaison et association, et de prêter attention donc aux dénominateurs communs enchevêtrant la France à l'Afrique : « En son for intérieur, Monette comparait le bistrot au *mbongui*, l'arbre à palabres de chez nous, [faisait] un rapprochement entre un comportement de paysans noirmoutiens et une coutume des *Mbochis*⁵¹ ».

Le contact avec le monde blanc ne provoque nullement chez elle des conduites pathogéniques de mimétisme⁵² : on la voit cultiver, tantôt allégrement et tantôt avec mélancolie, son jardin secret qu'elle entretient et savoure, tout en œuvrant farouchement à s'accommoder des pressions de sa nouvelle vie, à s'ouvrir aux manières d'autrui :

Tout en entretenant dans les abîmes de sa mémoire le souvenir d'un pays intérieur, elle s'évertuait à épouser toutes les manières et habitudes qui fortifieraient son ascendant français [...] En moins d'un an, elle avait acquis la maîtrise du patois maraîchin. Pour qui savait déjà penser et s'émouvoir en lingala, kikongo, mounoukoutouba, kidjombo, mbochi, sango et français, quelle difficulté y avait-il à ajouter dans la gamme une autre langue [...] ⁵³

Semblablement, les romans témoignent d'une recomposition du paysage socioculturel métropolitain où prolifèrent des espaces publics africains, lieux de sociabilité des étudiants africains.

⁴⁹ Lopes, *op.cit.*, 1997, p.250-251.

⁵⁰ Robert Delavignette, *Soudan-Paris-Bourgogne*, Paris, Editions Bernard Grasset, 1935.

⁵¹ *Ibid.*, p.259.

⁵² Cf. Frantz Fanon, *op.cit.*, p. 14.

⁵³ Lopes, *op.cit.*, 1997, p.260.

Dans *Le chercheur d'Afriques*, lorsqu'André se pointe à Nantes, ville portuaire des négriers, à titre de conférencier à l'invitation de la FEANF (Fédération des Etudiants d'Afrique Noire en France), il y est reçu comme s'il était chez lui et hébergé par un « frère » d'adoption, Vouragan. Choissant une temporalité non linéaire, et une forme narrative fragmentée, le roman traduit ingénieusement le désarroi du protagoniste errant sans répit entre le présent et le passé, son vécu français et ses souvenirs africains, ses hantises à la fois du racisme des blancs et des noirs. Se déploie sous nos yeux les modalités d'une vision du monde où s'intriquent la France et l'Afrique, comme si, désormais, on ne peut être ici sans être là-bas. André est ainsi 'nationaliste' d'extérieur : perpétuellement travaillé par un besoin de l'Afrique, inlassablement cherchant à la servir, même de loin, à dépouiller en France son histoire dans les archives parisiennes, à militer en sa faveur au sein de la FEANF, à se préoccuper constamment de son avenir. L'Afrique, il la repère en plus dans les lieux qu'il fréquente : au bar Le Pot-au-lait où on papote en lingala et danse au rythme de la musique de Bechet, Satchmo, Pacheco et des mambos⁵⁴, au stade Malakoff qui fait penser aux matches de foot que l'on jouait jadis au stade Eboué⁵⁵.

Cette même préoccupation se révèle chez Monette qui investit les cafés et les bistrotsmétropolitains et, où dans le sillage des chanteurs afrodescendants, antillais et américains, elle réussit provisoirement, grâce à son talent de chanteuse qui la rattache à l'Afrique natale, comme une diva choyée, interprète acclamée des *Anges noirs* pour céder à terme à l'appel de l'Afrique et aux obligations de l'action politique.

Le méridional manifeste un rapport similaire avec la France dont il s'empare au bénéfice d'une histoire essentiellement africaine : celui-ci est désormais le site où se nouent et se dénouent des destins africains. Car, le roman retrace au fond le parcours de deux congolais d'une cinquantaine d'années, des jumeaux fourvoyés, dirait-on, qui attendent toute leur vie pour se retrouver à nouveau dans un coin reculé de la France, à l'île Noirmoutier. Ces deux, à savoir le narrateur et Gaspard Libongodit le Méridional, se lient d'amitié subitement suite à l'internement de ce dernier, accusé du meurtre au grand jour du mari de son amante, patron du Refuge du Gois. De ce dernier, on ne saura jamais s'il a commis un « crime passionnel⁵⁶ » ou s'est livré à un règlement de compte pour insulte raciste. Ce crime métropolitain fait pendant, à bien des égards, les homicides coloniaux—le cas du meurtre du père de Lazaré du *Dossier classé*—, des violences commises par les régimes au pouvoir au lendemain de l'indépendance auxquelles Gaspard est lui aussi mêlé. La deuxième moitié du roman est en tout et pour tout une projection sur son passé africain d'ancien milicien qui réussit à s'évader vers la France et qui partage avec le narrateur les événements sinistres et ombrageux qu'ils auraient vécus tous les deux en Afrique. Si le roman rassemble les traits du roman noir, il demeure cependant dans le domaine des insinuations et des imputations, ne fournissant aucun éclairage sur les disparitions organisées des contestataires par les pouvoirs africains. Significativement, Gaspard quitte la France pour couler ses journées aux îles Balnéaires.

En somme, il semblerait ainsi que la France n'est aucunement pour le sujet lopesien un objet de mire : elle représente, au contraire, un lieu de passage en route pour d'autres destinations mais aussi un espace de croisements, non pas tellement avec la France elle-même, dans la mesure où ils demeurent, où qu'ils soient, fixés sur l'Afrique, à penser à elle, à l'étudier et à l'écrire.

Au terme de ce parcours se soulève bien évidemment la question de l'authenticité du discours littéraire et de son inscription dans une vérité historique. Question d'autant plus pertinente que, comme l'entrevoit Anthony Mangeon, si l'écrivain congolais est fin maître de l'art du dédoublement, c'est pour mieux réfléchir sur l'histoire car il demeure, à son avis, un « écrivain engagé qui réfléchit sur

⁵⁴ Lopes, *op.cit.*, 1990, p.60.

⁵⁵ *Ibid.*, p.138.

⁵⁶ Lopes, *op.cit.*, 2015, p.105.

l'histoire et les conditions du progrès dans les sociétés africaines postcoloniales⁵⁷». Dédoublément et duplicité : figures rhétoriques qui font voir le rapport privilégié de Lopes avec Aragon. Car la fiction est pour lui un exploit dont le but est d'articuler les faits réels conservés dans sa mémoire d'auteur ; elle a donc pour fonction de porter une vérité, plus proche de la réalité que la reproduction visiblement directe et immédiate de la réalité telle quelle.

Toutefois, de ces pages d'histoire qui avaient propulsé la ville de Brazzaville au cœur des conflits mondiaux, il n'y a que des évocations voilées subrepticement parsemées ici et là dans la trame des romans. Historien de formation et professeur d'histoire à l'Ecole normale supérieure d'Afrique Centrale à Brazzaville de 1965 à 1966, et puis Directeur-Général de l'enseignement de 1966 à 1968, Lopes, s'il revient incessamment interroger l'histoire—ce n'est pas pour rien que Gatsé, André, Victor, Lazaré et le narrateur du *Méridional* sont tous des passionnés d'histoire, des chercheurs désireux de divulguer le passé africain—, à en questionner les retentissements, se montre circonspect dès lors qu'il s'agit d'explicitier le sens de ses observations, comme s'il suffisait de les évoquer obliquement, par des allusions. On ne peut cependant ignorer la prééminence dans ces romans de la figure du Guyanais Félix Éboué qui, à l'instar de Victor Schœlcher qui insista sur la nécessité en 1848 d'associer l'abolition de l'esclavage à l'accession à la citoyenneté, souhaitait que l'on puisse réinventer l'empire sur des bases républicaines. Le ralliement du Tchad à de Gaulle et l'entrée de l'Afrique Équatoriale française dans la Résistance française durant la Seconde Guerre mondiale devait légitimer justement cette vision républicaine chère à lui⁵⁸.

Enfin, l'optique de Lopes chevauche avec celle des révisionnistes, français et américains, plus attentifs aux ambivalences qui traversent les relations franco-africaines. En ce sens, l'ouvrage de Mouralis fait date. Adoptant une approche comparable, Cooper insiste que les prises de position, notamment des parlementaires africains dans l'après-guerre, étaient gouvernées surtout par des intérêts qu'ils représentaient. Ils ne peuvent, de ce fait, être perçus comme « des bonhommes en bâtonnets dans un drame à deux acteurs, le colonisateur et le colonisé, ou un récit avec une seule intrigue —la lutte pour la nation⁵⁹ ». Wilder étudie brillamment le double itinéraire littéraire et politique de Césaire et de Senghor pour montrer que dans les années 1940, ils ne voyaient pas la décolonisation comme une solution plausible et défendaient donc l'idée que l'abolissement de l'empire soit accompagné du rattachement des colonies à la métropole à l'intérieur d'une fédération démocratique⁶⁰. On constate ainsi à terme que l'histoire coloniale, si inhumaine et violente par ailleurs, débouche sur la *familiarité* et le plaisir d'être « différents et ensemble⁶¹ », comme le disait L. S. Senghor.

Kusum Aggarwal
Université de Delhi

⁵⁷Anthony Mangeon, « Henri Lopes : l'écrivain et ses doubles », *Présence francophone*, no. 78, 2012, p. 53.

⁵⁸Souvenons-nous, Éboué eut ses admirateurs parmi les écrivains : cf. René Maran écrit sa biographique : *Félix Éboué. Grand commis et loyal serviteur (1884-1944)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Autrement mêmes », 2007 (1^{re} édition : 1957); L.S. Senghor lui rend un hommage vibrant dans « Au Gouverneur Éboué » dans *Hosties noires*. Cf. *Léopold Sédar Senghor. Poésie complète* (coordonné par Pierre Brunel), Planète Libre, CNRS Editions, 2007, p.125. Bien évidemment, désormais, à son tour, c'est Henri Lopes qui s'arroe leur héritage.

⁵⁹Frederick Cooper, *op.cit.*, p.38.

⁶⁰Gary Wilder, *Freedom Time: Negritude, Decolonization, and the Future of the World*, Durham NC, Duke University Press, 2015, p.4. Cf. pour la perspective conjointe de Locke, Maran et Éboué: Anthony Mangeon, « République et colonies, l'éclairage des lumières noires », *Francophone Postcolonial Studies*, Vol.4.1., 2006, p.7-40

⁶¹Janet G. Vaillant, *Vie de Léopold Sédar Senghor : Noir, Français et Africain*, Paris, Karthala, 2006, p.163.

BIBLIOGRAPHIE

CASANOVA Pascale. *La république mondiale des lettres*, Paris, Editions du Seuil, 1999.

COOPER Frederick. *Africa since 1940: The Past of the Present*, New York, Cambridge University Press, 2002. COQUIO Catherine, (dir.). *Retour du colonial. Disculpation et réhabilitation de l'histoire coloniale*, Nantes, L'Atlante, 2008.

DELAVIGNETTE Robert. *Soudan-Paris-Bourgogne*, Paris, Editions Bernard Grasset, 1935.

DEWITTE Philippe. *Les mouvements nègres en France 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 2006.

DOZON Jean-Pierre. *Frères et sujets. La France et l'Afrique en perspective*, Paris, Flammarion, 2003.

DUGUÉ Jean. *Cinq leçons de philosophie*, Paris, Editions Pédagogie Moderne. Coll. « Philosophie », 1980.

FONKOUA Romuald. « Le voyage à l'envers. Essai sur le discours des voyageurs nègres en France », in Romuald Fonkoua (dir.) *Les discours de voyages. Afrique. Antilles*, Paris, Karthala, 1998.

FANON Frantz. *Peau noire masque blancs*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Points », 1952.

----. *Les damnés de la terre*. Paris, Editions Gallimard, 1961.

GIRARDET Raoul. *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table ronde, coll. « Pluriel », 1972.

HOUNTONDI Paulin J. *Sur la « philosophie africaine »* Paris, Maspero, 1976.

JENNINGS Eric. *Free French Africa in World War II: The African Resistance*, New York, Cambridge University Press, 2015.

LE BRIS Michel et ROUAUD Jean (dir.). *Pour une littérature-monde*, Editions Gallimard, 2007.

LOPES Henri. *Sans tam-tam*, Yaoundé, Editions CLE, 1977.

----. *Le chercheur d'Afriques*, Editions du Seuil, 1990.

----. *Dossier classé*, Paris, Editions du Seuil, 2002.

----. *Une enfant de Poto-Poto*, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2012.

----. *Le méridional*, Paris, Editions du Seuil, 2015.

MANGEON Anthony. « République et colonies, l'éclairage des lumières noires », *Francophone Postcolonial Studies*, 4.1., 2006.

----. « Henri Lopes : l'écrivain et ses doubles », *Présence francophone*, no. 78, 2012.

-----. « La guerre et ce qui s'ensuivit », in *Etudes Littéraires Africaines* (Dossier : Retentissements des guerres mondiales), no. 40, 2015.

MARAN René.Félix Éboué. *Grand commis et loyal serviteur (1884-1944)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Autrementmêmes », 2007 (1^{ère} édition: 1957).

MORETTI Franco.*Atlas of the European Novel 1800-1900*, London-New York, Verso, 2015.

MOUDILENO Lydie.*Parades postcoloniales. La fabrication des identités dans le roman congolais*, Paris, Karthala, 2006.

MOURA Jean-Marc.*La littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX^e siècle*. Paris, Honoré Champion, 1998.

MOURALIS Bernard.*République et Colonies, Entre mémoire et histoire*, Paris, Présence Africaine, 1999.

MUDIMBÉValentin Y.L'*Ecart*, Paris, Présence africaine, 1981.

-----. *L'odeur du père*, Paris, Présence africaine, 1982.

-----.*The Invention of Africa: Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1988.

NDIAYE Pap. *La condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008.

PROST Antoine.*Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Points Histoire », 1996.

SENGHOR L.S. « Au Gouverneur Éboué », *Poésie complète* (coordonné par Pierre Brunel), Planète Libre, CNRS Editions, 2007.

VAILLANT Janet G. *Vie de Léopold Sédar Senghor : Noir, Français et Africain*, Paris, Karthala, 2006.

WILDER Gary.*Freedom Time: Negritude, Decolonization, and the Future of the World*, Durham NC, Duke University Press, 2015.